

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 80 (1935)
Heft: 5

Artikel: Le combat de localités
Autor: Piguet
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le combat de localités

I. INTRODUCTION.

On appelle *combat de localités* tout combat offensif ou défensif se déroulant à proximité ou à l'intérieur d'une localité pour s'en assurer la possession.

Dans l'antiquité, déjà, le siège d'une ville était, d'après la définition ci-dessus, un combat de localité qui comportait les mêmes phases que dans la guerre moderne, sous des formes différentes qui évoluèrent avec l'armement :

a) L'abordage de la localité, s'accomplissant avec l'appui des armes de jet (arc, baliste, catapulte, fusil, canon, mitrailleuse, etc.).

b) Le combat dans la localité, qui tend au duel, au corps à corps (lance, massue, épée, pistolet, baïonnette, etc.).

Ce genre de bataille se distinguait alors nettement du combat en rase campagne. Jusqu'aux guerres de la révolution française on évitait, tant qu'on le pouvait, les localités qui gênaient les évolutions en ordre serré et qui permettaient aux troupes d'échapper à l'influence des chefs.

Avec le perfectionnement des armements la tactique a évolué et les combats de localités sont devenus plus fréquents. Actuellement, la guerre en rase campagne et le combat de localité s'enchevêtrent, ainsi que nous le montre la guerre de 1914-1918, au cours de laquelle villages, hameaux, fermes furent les témoins de luttes sanglantes.

L'histoire de la grande guerre fourmille de récits relatant ces durs combats.

Notre pays, l'un des plus peuplés au kilomètre carré, compte de très nombreux bourgs, villages, hameaux et fermes très rapprochés les uns des autres. Le combat de localités y jouera donc un rôle très important.

Pouvons-nous mener un tel combat ?

Devons-nous le rechercher ou l'éviter ?

Je me propose d'analyser les combats de *Bazeilles* (1870), *d'Arsimont et de Dixmude* (1914), qui me paraissent les plus caractéristiques. De cette étude je m'efforcerai de faire ressortir les principes qui devront guider les chefs de tous grades ayant pour mission de défendre une localité ou de s'en emparer. Puis, m'appuyant sur nos conceptions tactiques, nos possibilités et nos moyens, je chercherai la réponse aux deux questions posées ci-dessus.

II. BAZEILLES.

Le combat de localité le plus important de la guerre franco-allemande de 1870-71 s'est déroulé à Bazeilles, près de Sedan, le 1^{er} septembre 1870.

Une armée française, l'armée de Châlons, lancée au secours de Bazaine, bloqué dans Metz, était refoulée sur Sedan après plusieurs combats malheureux. La marche sur Metz était devenue impossible ; la retraite vers le nord-ouest, le long de la frontière belge, dangereusement menacée. Il ne restait aux Français qu'à accepter une bataille désespérée avec un ennemi deux fois plus nombreux.

L'armée de Châlons, commandée par le maréchal de Mac-Mahon, forte d'environ 120 000 hommes, allait se trouver aux prises avec deux armées allemandes comptant ensemble 230 000 hommes : la III^e armée et l'armée de la Meuse.

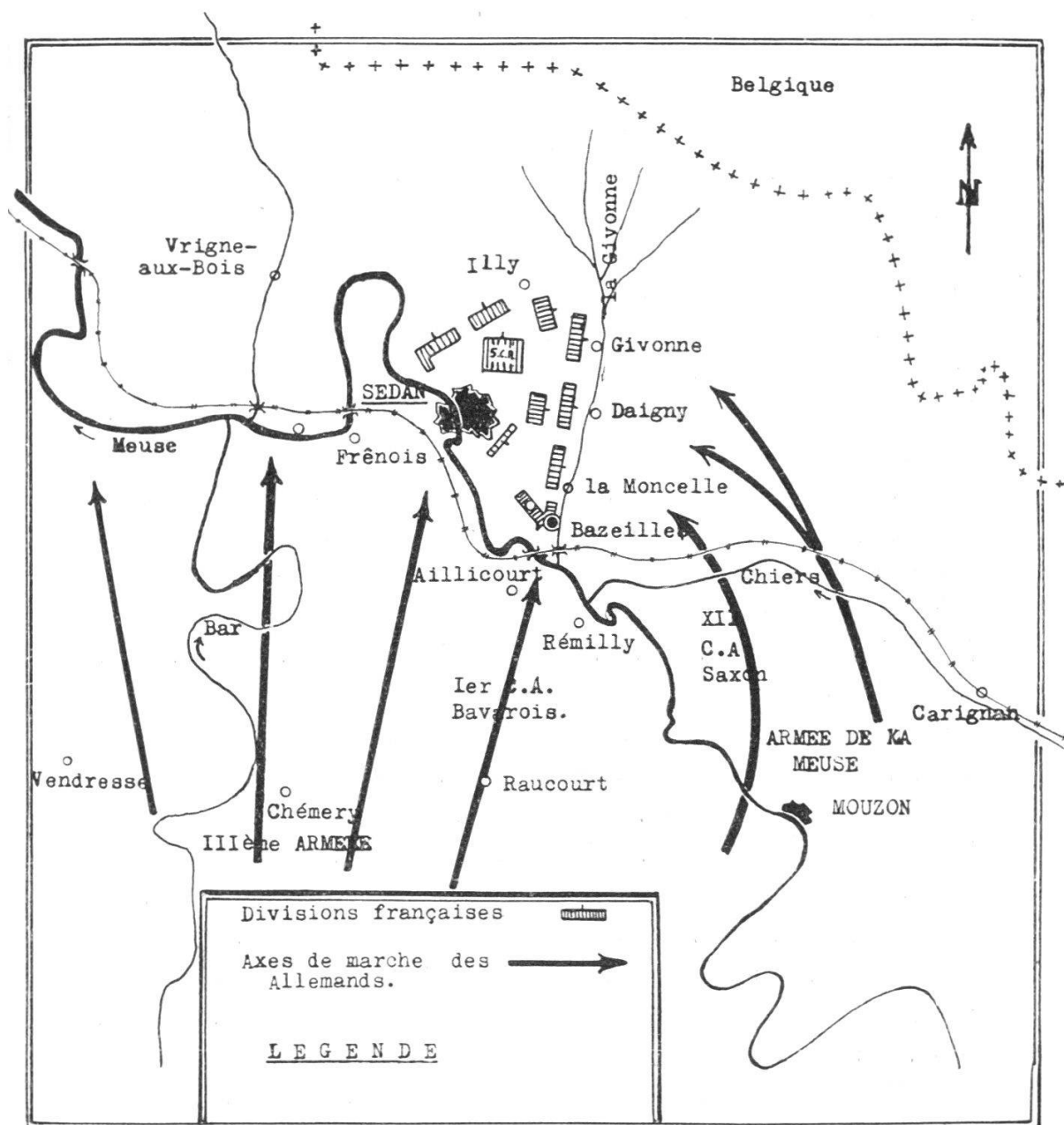
Le 31 août, de Mac-Mahon disposait ses troupes autour de Sedan (voir croquis N^o 1).

La division d'infanterie de marine, la meilleure troupe du 12^e corps d'armée, tient le front sud-est avec sa première brigade à Bazeilles et sa deuxième à Balan. Chacune de ces brigades compte deux régiments à trois bataillons. Elles occupent leurs emplacements depuis la fin de l'après-midi.

Bazeilles, bourg de 2500 habitants, solidement bâti, entouré de parcs et de jardins enclos dans des murs bien

construits, se prête admirablement bien à une vigoureuse défense.

Les rues, larges et droites, peuvent être battues par le feu.



Groquis N° 1.

Elles se croisent au milieu du village. Sur la Place du Marché s'élève l'église, encadrée de maisons massives, véritables redoutes.

A l'angle sud-est le château et le parc Dorival entourés de murailles ; à l'angle nord-est, le château et le parc de Monvillers, construits sur un îlot de la Givonne, bordé à l'est par un long mur de 600 m. percé d'une seule porte. Au nord du village, à l'extrémité de la rue principale, s'élève une construction massive : la villa Beurmann. De cette villa, on commande la rue sur toute sa longueur.

Des lisières sud de la localité, des prairies s'étendent jusqu'à la Meuse, distante de 800 m. environ. Le remblai de la voie ferrée Mézières-Sedan-Thionville coupe ces prés de l'ouest à l'est. Les limites est de l'agglomération sont tracées par la Givonne, cours d'eau encaissé qui, venant du nord, se jette dans la Meuse.

Seule la villa Beurmann est aménagée en vue de la résistance.

Les rues sont coupées par des barricades composées de chars, de poutres, de pierres, etc. défendues par de faibles grand'gardes.

La ceinture du village, pourtant favorable, n'est pas fortifiée. De petits postes défendent, seuls, les sorties sud.

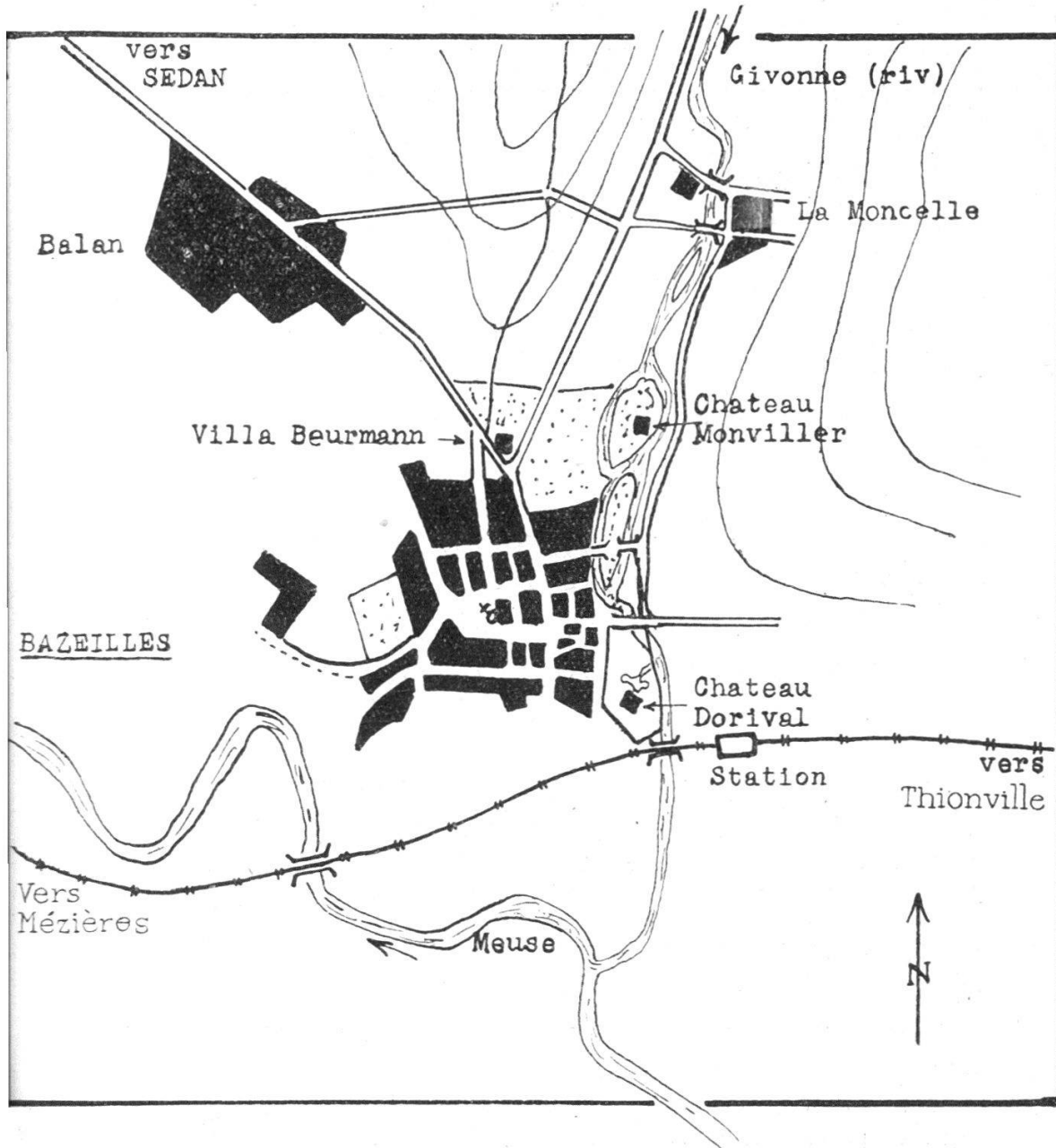
Le 1^{er} corps d'armée bavarois passe la nuit du 31 août au 1^{er} septembre au sud de la Meuse. Ses avant-postes sont sur la rive gauche de ce cours d'eau.

A 0400 heures, alors qu'un épais brouillard couvre toute la vallée, les premiers éléments allemands franchissent la Meuse sur le viaduc du chemin de fer et sur deux ponts de bateaux, construits la veille au soir. En silence ils poussent rapidement jusqu'aux lisières sud de Bazeilles sans essuyer un seul coup de feu. Ils se heurtent aux barricades placées dans les rues et le combat commence.

Cette attaque est quelque peu téméraire, car les renforts allemands ne peuvent parvenir que lentement en première ligne, retardés qu'ils sont par le passage de la Meuse. Cependant l'imprévoyance des fusiliers marins, qui négligèrent le remblai du chemin de fer, rend l'affaire plus facile.

L'artillerie allemande, en position au sud de la Meuse, est aveuglée par le brouillard et ne peut appuyer l'attaque.

Cependant, si les Français ont négligé leur service de sûreté, ils se battent bien. Ils cherchent bravement à rejeter, à la baïonnette, les Allemands hors de Bazeilles. En vain.



Croquis N° 2.

Chaque rue, chaque maison, chaque barricade sont alors défendues avec acharnement. De part et d'autre les pertes sont élevées. Peu à peu les Bavares sont obligés d'engager toute l'infanterie de leur corps d'armée dans cette fournaise,

tandis que les Français doivent y jeter la 2^e brigade d'infanterie de marine.

Le village est en flammes et devient un enfer dont les ruines menacent d'engloutir tout ce qui ose s'y aventurer. En peu de temps les unités sont mélangées et des deux côtés les chefs n'ont plus d'influence sur leur troupe. Chacun se bat pour soi.

Cette lutte sauvage se poursuit pendant des heures avec des alternatives de succès et de revers.

Ce n'est qu'au moment où le 12^e corps d'armée saxon, venant du nord-est par la Moncelle, intervient sur le flanc gauche des défenseurs au château de Monvillers, que les Bavaois commencent à prendre l'avantage. Puis le brouillard se lève et l'artillerie allemande prend sous son feu les régions de Balan et nord de Bazeilles, empêchant ainsi l'arrivée des réserves françaises. L'artillerie française, inférieure en portée et en puissance à l'artillerie ennemie, ne peut intervenir d'une manière efficace.

Peu à peu les assaillants progressent. Les Saxons lient leurs efforts à ceux des Bavaois et le combat se localise autour de la villa Beurmann qui subit de nombreux assauts, tous vains.

Alors, au prix de grosses pertes, les Allemands font avancer quelques canons qui, tirant à 300 m. environ, créent des brèches par lesquelles ils peuvent pénétrer dans le parc et la villa où le combat se transforme en de furieux corps à corps jusque dans les escaliers, les caves, les chambres et les greniers. La garnison est anéantie.

La villa Beurmann prise, Bazeilles est bientôt entre les mains des Bavaois.

Soulignons quelques faits importants :

a) L'infanterie de marine, quoique installée sommairement, a pu résister longtemps aux attaques d'un ennemi bien supérieur en nombre. Du côté de la défense : l'infanterie d'une division. Du côté de l'attaque : l'infanterie d'un corps d'armée et demi.

b) Ce n'est qu'au moment où les défenseurs ont été attaqués sur leur flanc, qu'on a pu entrevoir de quel côté le succès allait se tourner.

c) L'assaillant a été attiré par le combat dans la localité, qui est un mangeur d'effectifs.

d) L'artillerie allemande n'a pu agir que sur les arrières du village pour empêcher l'arrivée des réserves du défenseur. Son action a été très efficace.

Elle ne pouvait tirer sur Bazeilles de crainte de tuer autant d'amis que d'ennemis.

e) Il a été nécessaire d'employer des canons tirant à bout portant pour réduire la redoute Beurmann.

III. ARSIMONT ¹.

Le combat d'Arsimont, qui se déroula le 21 août 1914, est l'un des nombreux épisodes instructifs qui marquèrent la prise de contact des armées allemandes et françaises.

La 5^e armée française marche vers le nord, par la rive gauche de la Meuse, vers son front de déploiement qui sera la Sambre, entre Namur et Maubeuge.

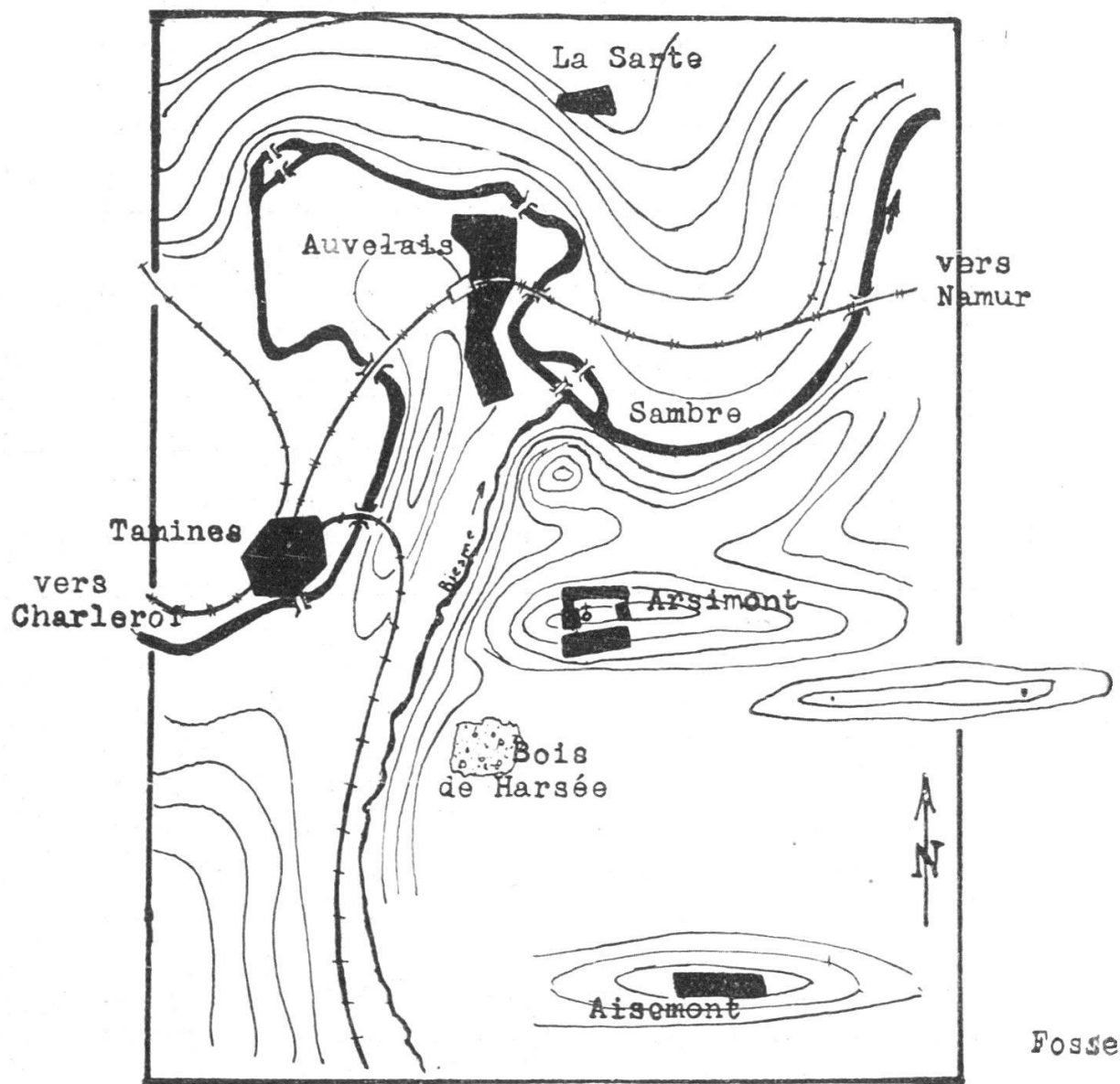
La 2^e armée allemande, qui a déjà combattu à Liège, marche en direction de l'ouest, sur Wawre et Gembloux, où ses premiers éléments stationnent dans la nuit du 20-21 août. Le 21 août elle opère une conversion vers le sud pour franchir la Sambre entre Namur et Maubeuge.

Entre Charleroi et Namur, la Sambre, très sinueuse, coule dans une vallée encaissée, en direction générale de l'est.

Arsimont se trouve sur une crête à proximité d'une grande boucle de la Sambre (*voir croquis N° 3*). Au nord, le terrain accidenté descend vers la rivière distante de 1500 m. environ. A l'est, plusieurs ravins conduisant à la rivière. Au sud, le sol, coupé et boisé, s'élève progressivement jusqu'à la crête d'Arsimont. A l'ouest, des pentes raides aboutissent à un ravin où coule la Biesme, affluent de la

¹ *Le combat d'Arsimont*, par le colonel E. Valarché. (Berger-Levrault, éditeurs, Paris.)

Sambre. Une croupe allongée, axée nord-sud, sépare la Biesme de la branche ouest de la boucle de la Sambre. Sur la rive gauche, le village de Tamines.



Croquis N° 3.

Le combat d'Arsimont a été précédé d'un épisode qu'il me paraît utile de relater. Il s'agit de la prise d'Auvelais (bourg de 10 000 habitants dans la partie est de la grande boucle).

Le 70^e R. I. français a pris les avant-postes à Arsimont.

Il a détaché son 2^e bat. à la garde des 8 ponts qui franchissent la Sambre, entre Auvelais et Tamines. A sa droite : le 41^e R. I. ; à sa gauche : rien.

Le 21 août, au matin, les éléments placés sur la rivière aperçoivent des cyclistes et des cavaliers ennemis, puis de l'infanterie, sur les hauteurs de La Sarte, qui dominent la rive gauche de la Sambre. Ces troupes, de la Garde prussienne, fusillent les Français comme dans un puits. Mais elles se gardent bien de descendre dans le bas-fond d'Auvelais. Contournant la boucle en direction du sud-ouest, elles franchissent la rivière sur les deux viaducs du chemin de fer que les Français ont oublié de garder, s'infiltrèrent dans la grande boucle et prennent Auvelais à revers.

Prises sous le feu provenant des hauteurs, prises à revers, les 3 compagnies qui défendaient le bourg sont obligées de se retirer en direction d'Arsimont et de Tamines. Il est 1500 heures.

Les Allemands se sont emparés d'Auvelais *par la manœuvre*, presque sans pertes.

Le 3^e bat. du 70^e R. I. occupait les lisières nord d'Arsimont ; il n'avait fait aucune installation défensive, ne sachant pas exactement où il devait tenir.

D'Auvelais, les Allemands poursuivant leur infiltration vers le sud, s'emparent de Tienne du Moulin (petit monticule à 700 m. au nord d'Arsimont) d'où ils dirigent des feux de mitr. sur les lisières du village. Leur artillerie (77 et 105) bombarde violemment ces mêmes lisières.

Sous ce double feu de mitr. et d'art., le 3^e bat., qui subit de lourdes pertes, se replie sur la crête centrale d'abord, puis sur la partie sud de la localité, accompagné par les obus allemands.

A couvert, se glissant le long des pentes du ravin de la Biesme, les Prussiens s'emparent de la partie nord d'Arsimont et l'organisent défensivement.

Les en chasser sera désormais le but des efforts acharnés des bataillons, des régiments, puis de toute la 19^e division.

L'artillerie divisionnaire française (7^e R. art. camp.), en

position au sud-est d'Arsimont, n'a pu enrayer l'avance ennemie qu'elle ignore. Elle se contenta de tirer sur des troupes repérées dans la région de La Sarte.

Appelé par le commandant de régiment, le 1^{er} bat. du 70^e arrive à l'entrée du village. Son chef reçoit l'ordre suivant : « Mission de rejeter l'ennemi sur le pont d'Auvelais ».

Pour l'exécuter, le bataillon se lance en avant à travers Arsimont et à l'est, atteint péniblement la crête centrale qu'il ne peut dépasser. Grosses pertes. On ne sait ni ne voit rien de l'ennemi.

L'artillerie n'appuie pas cette attaque, faute de renseignements et de vues. Elle tire sur Auvelais en flammes. Elle attire sur elle le feu des batteries allemandes ; c'est déjà un résultat appréciable pour l'infanterie.

Le 1^{er} bat., qui a engagé 3 compagnies dans sa tentative, a progressé de 400 m. et perdu 200 hommes.

Le soleil est déjà couché. Dans le fond de la vallée, à gauche, Tamines est en flammes ; en face, c'est Auvelais qui flambe ; plus près, dans Arsimont, il n'y a encore aucun incendie malgré la violence du bombardement. La nuit vient.

Le 71^e R. I. relève le 70^e sur ses positions et s'y prépare à l'attaque. Il doit être appuyé par le 7^e R. art. camp. (9 bttr.) et par l'art. du 10^e C. A., le 50^e R. art. camp. (12 bttr.).

En réalité, seul, le 1^{er} groupe du 7^e R. art. camp. peut entrer en action. Les autres ne voient rien ; les vapeurs automnales, qui s'élèvent du sol, masquent le paysage ; le crépuscule tombe.

L'infanterie va donc agir seule.

Des bat. du 71^e, le 2^e relève le 2^e du 70^e à Tamines, les deux autres sont destinés à la conquête d'Arsimont.

Aucun renseignement sur l'ennemi ; on ne sait pas exactement où il est !

Le 71^e attaque ; un bataillon à travers le village, l'autre à l'est. Il se heurte à de fortes patrouilles allemandes, poussées jusqu'à l'église lors du repli du 70^e. Il est arrêté, obligé de se mettre à couvert avant d'avoir aperçu l'ennemi.

Les patrouilles prussiennes mettent le feu au centre de la localité. Cet incendie éclaire les troupes du 71^e qui sont alors décimées par le tir des Allemands.

A 2100 heures, le commandant de la 19^e division donne l'ordre d'abandonner le village.

Dès minuit le silence règne. Au nord de la localité : les Prussiens ; au centre : personne ; au sud : les derniers éléments français.

Vers la fin de la nuit, les Prussiens occupent toute la localité, couvrent leur flanc gauche par des feux de mitr., en position derrière le quartier nord, et leur droite en s'installant au bois de Harsée.

Le lendemain (22 août), à l'aube, la 19^e division entière attaque Arsimont et cherche à le déborder par l'est.

L'attaque est menée par :

a) A travers le village : le 2^e R. I. (emprunté à la 20^e division).

b) A l'est : le 48^e R. I. ; 1 bat. du 41^e R. I. ; le 2^e R. de zouaves.

L'artillerie ne peut pas remplir sa mission, gênée par le brouillard.

L'infanterie s'empare des lisières sud de l'agglomération, abandonnées la veille au soir, mais ne peut pousser plus loin. Son aile droite (7 bat.) est clouée au sol sur les crêtes sud-est d'Arsimont par les mitrailleuses ennemies.

C'est la fin. Le 10^e C. A. reçoit, à ce moment, l'ordre de se replier.

Comme je l'ai fait pour le combat de Bazeilles, je relève quelques faits instructifs :

a) Les lisières du village, faciles à repérer, furent soumises à un tir de mitr. et à un bombardement qui en chassèrent les Français, d'autant plus vite qu'ils ne s'y étaient pas retranchés.

b) Les Allemands atteignent Arsimont par le flanc ouest ; ils ne tentent même pas une attaque frontale ; d'où leur succès.

c) Sitôt qu'ils ont conquis une partie de la localité, les Prussiens l'aménagent défensivement (conf. attitude du 3^e bat. du 70^e R. I.).

d) Ils couvrent leur flanc par du feu de mitr.

e) Les efforts français pour reconquérir Arsimont montrent une progression intéressante :

Phase	Troupe	A travers le village	A l'est du village
1 ^{re} attaque	1 ^{er} bat. du 70. R. J.	Le gros du bat. (75 %)	Une fraction du bat. (25 %)
2 ^e attaque	71 ^e R. J.	Un bataillon (50 %)	Un bataillon (50 %)
3 ^e attaque	19 ^e Div.	Trois bataillons (30 %)	Sept bataillons (70 %)

Le débordement par l'est est certainement la bonne solution, à condition d'être tenté dès le début de l'action. Mais le développement de cette idée de manœuvre est trop lent ; entre chaque tentative, les Allemands perfectionnent leur système défensif. La protection de leur flanc gauche, contre un débordement, prévient chaque fois la manœuvre des troupes de la 19^e division.

f) Du côté français, la liaison infanterie-artillerie est à peu près inexistante. D'où dispersion des efforts ; insuccès.

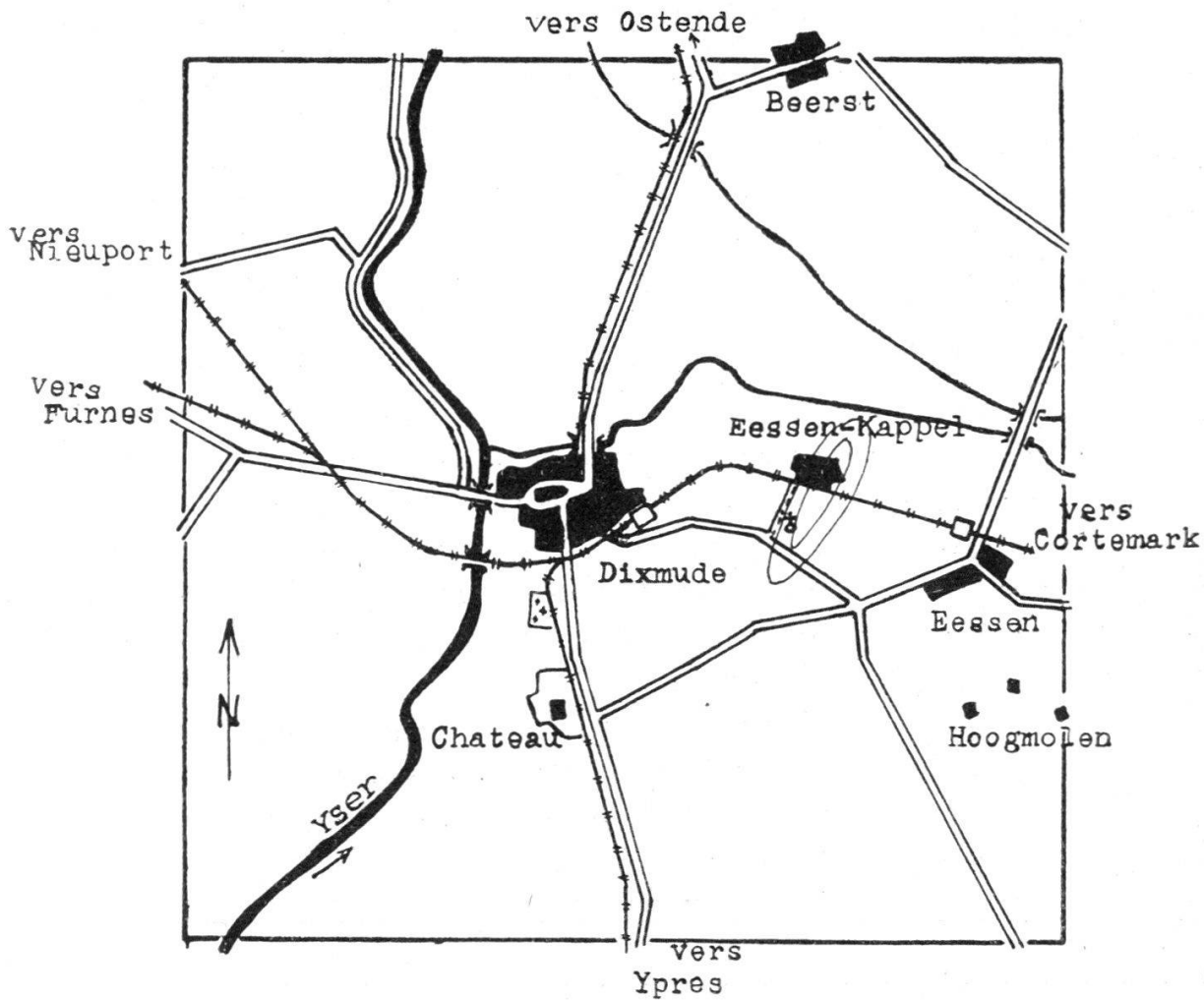
g) Un bataillon de la Garde résiste victorieusement aux attaques de dix bataillons !

IV. DIXMUDE.

Lors de la *Course à la mer*, en octobre 1914, les armées alliées du nord s'installent sur l'Yser où elles vont supporter le choc des 9 C. A. qui composent la nouvelle 4^e armée allemande, attaquant entre la Mer du Nord et la Lys sur un front de près de 50 km.

Dixmude, petite ville de 4000 habitants, située sur la rive droite de l'Yser (voir croquis N^o 4), est traversée du nord au sud par la ligne de chemin de fer Ostende-Ypres et de l'est à l'ouest par celle de Cortmark-Nieuport.

Toute cette région des Flandres, jadis conquise sur la mer, est plate, coupée par de nombreux canaux. Le sol est saturé d'eau qui apparaît dès que l'on creuse. Un léger pli de terrain ferme l'horizon à 2,5 km. à l'est de Dixmude.



Croquis N° 4.

C'est derrière cette ondulation que les Allemands placeront leur artillerie et prépareront leurs nombreuses attaques.

Après qu'elle eut couvert, à Gand, la retraite de l'armée belge, abandonnant Anvers, la brigade des fusiliers marins de l'amiral Ronarch (6000 hommes) se replie sur Dixmude qu'elle a l'ordre de tenir « quatre jours au moins ».

Elle atteint la bourgade le 15 octobre et commence à s'y

installer tout en retenant les avant-gardes des 43^e et 45^e D. R. allemandes, qui la serrent de près.

Le cadre de cette étude m'interdit de relater en détail les batailles qui se déroulèrent autour de Dixmude, du 16 octobre au 10 novembre 1914. Je me contenterai d'en exposer les grandes lignes, les quatorze attaques allemandes présentant toutes les mêmes caractéristiques, à peu de chose près.

L'amiral Ronarch fait creuser des tranchées en avant des lisières est de la localité. Ce système de tranchées correspond à ce que nous appelons le front d'arrêt. Il fait aménager les maisons du bourg en vue de la résistance, ainsi que les remblais de la ligne Ostende-Ypres. C'est l'organisation intérieure de la position.

Il dispose ses réserves à l'ouest de la ville, près de l'Yser.

Il ne laisse dans les tranchées que le personnel strictement indispensable à la défense. Il conduira son combat défensif à l'aide des réserves.

Les 4 groupes d'art. de campagne dont il dispose prennent position à l'ouest de l'Yser, largement espacés.

A bref délai sa brigade sera renforcée d'une brigade belge de 5000 hommes environ.

Les 43^e et 45^e divisions de réserve allemandes comprennent un grand nombre de jeunes soldats, engagés volontaires peu aguerris, fatigués par les longues marches forcées.

Dès le 20 octobre, après quelques combats de peu d'importance, Dixmude subit un bombardement terrible et le 21 octobre, les Allemands lancent une attaque concentrique. Elle est vite arrêtée par un feu intense. Elle repart cependant, progresse quelque peu et stoppe à nouveau. Une panique s'empare de l'infanterie qui reflue vers l'arrière. Dans le livre « Ypern 1914 » des Reichsarchiv on trouve cette phrase : « ...Der unsichtbare Gegner ist überall und nirgends... »

Nouveau bombardement plus puissant que le premier. Puis, le 23 octobre deuxième tentative. Arrêtée comme la première.

Le 25 octobre, dès midi, la canonnade s'amplifie encore ;

les 210 et les mortiers lourds de 420 sont en action. Sous le couvert de cette avalanche de feu, l'infanterie allemande gagne sa base d'assaut en rampant. Elle franchit des fossés et tranchées où elle voit de nombreux ennemis tués ou blessés. Encouragée, persuadée que, cette fois, l'artillerie a tout nettoyé, elle reprend confiance.

Aux lisières de la ville, prises sous un feu effroyable, les Français ne réagissent plus. Cent cinquante mètres séparent encore les assaillants des premières maisons de Dixmude. L'artillerie lève son feu, le reporte plus en avant.

A ce moment, et avant même que l'assaut soit commandé, les maisons se garnissent de fusils qui, à courte distance, sèment la mort. Des mitr., tirant en flanquement, décuplent le carnage.

Et cette attaque soigneusement préparée échoue là, près du but. L'infanterie allemande, poursuivie par le feu et à la baïonnette, doit se replier sur ses positions de départ. Les pertes sont énormes ; le moral est bas ; les survivants sont harassés, hébétés.

Aussi, lorsqu'à 1900 heures le commandement donne l'ordre de repartir à l'attaque, deux compagnies seulement se lancent vers Dixmude.

Elles ne reviendront pas. Elles réussissent à s'infiltrer dans la ville où elles sèment le désarroi pendant quelques heures. Mais bientôt encerclées, elles sont anéanties.

Jusqu'au 10 novembre les tentatives se succèdent inutilement : le bourg n'est plus qu'un monceau de ruines défendu par des soldats épuisés, déguenillés mais tenaces. L'effectif de la défense a diminué de plus de la moitié. Les rescapés de cette fournaise se sont enterrés et la vie, impossible en surface sous le bombardement, continue dans les caves. L'épaisseur même des décombres protège les fusiliers marins et les Belges des rigueurs de la canonnade.

Entre temps, l'Etat-major belge a provoqué l'inondation des plaines au nord de Dixmude, couvrant ainsi le flanc nord de la ville.

A plusieurs reprises, les Allemands prirent pied dans l'une

ou l'autre des positions extérieures. Ils en furent chaque fois chassés par des contre-assauts à la baïonnette.

Le 10 novembre, vers 1000 heures, un bombardement, d'une intensité encore jamais vue, est déclenché sur la malheureuse cité. Les tranchées du front d'arrêt sont complètement bouleversées ; les pertes des franco-belges terribles.

A 11 heures, 40 000 Allemands se lancent à l'assaut. La défense extérieure cède. Les liaisons ne jouent plus. Bientôt les ruines de la localité sont le théâtre de corps à corps furieux ; on se bat à la baïonnette, au couteau. C'est une mêlée sanglante qui tourne, finalement, à l'avantage des plus nombreux. Dixmude tombe aux mains de l'assaillant.

Les débris des brigades française et belge se retirent dans des positions de repli, préparées à l'ouest de l'Yser. De là, elles interdisent le franchissement de la rivière.

La progression ennemie est définitivement enrayée. Dans ce secteur les Allemands n'iront jamais plus loin.

On avait demandé aux fusiliers marins de tenir « quatre jours au moins » ; ils résistèrent 26 jours à des forces cinq fois supérieures en nombre.

Quels sont les faits à retenir ?

a) Une troupe bien organisée dans la localité a tenu tête longtemps à un ennemi beaucoup plus fort.

b) Le front d'arrêt a été placé en avant des lisières de la ville.

c) Le chef de la défense s'est constitué des réserves grâce auxquelles il a pu faire sentir son influence avec succès.

d) Le bombardement le plus violent n'anéantit jamais les défenseurs qui savent tirer parti des abris qu'offre une localité. Il en reste toujours quelques-uns qui, s'ils ont les nerfs solides, peuvent briser l'assaut.

e) Les fusiliers marins surent profiter du moment, critique pour l'assaillant, où l'artillerie et les mitrailleuses sont obligées d'allonger leur tir. C'est à Dixmude que se

posa d'une manière tragique, pour la première fois, le problème des 200 derniers mètres.

f) La position de Dixmude sur l'Yser empêcha les Allemands de déborder la ville et les obligea à attaquer à peu près frontalement. Cela explique leurs pertes énormes.

Me basant sur ces trois cas concrets, il me reste à dégager les principes du combat de localité et à définir l'attitude que nous, Suisses, devons adopter vis-à-vis de ce genre de combat.

(A suivre.)

Capitaine PIGUET,
officier instructeur.
